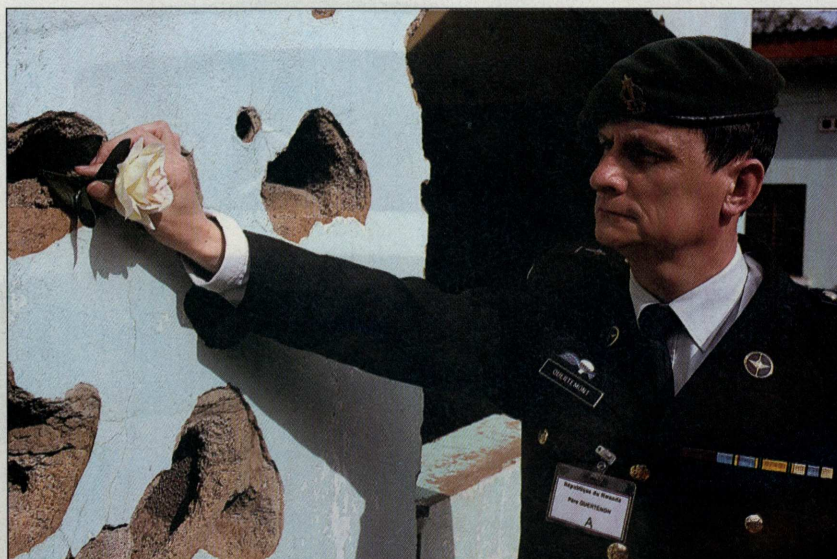


L'aumônier du 2^e bataillon des paracommandos est hanté par le souvenir des Tutsis abandonnés par sa compagnie. Lors du voyage de contrition de Guy Verhofstadt au Rwanda, il exprime sa douleur et son amertume. Comme le Premier ministre, il dénonce l'immense gâchis qui aurait pu être évité.

Le major Quertemont

La conscience perdue du "padre"

Une foule dense, endimanchée et digne est venue assister aux cérémonies d'hommage aux victimes à Gisosi, un quartier de Kigali. Un peu à l'écart, sous la chaleur torride, un homme revêtu de l'uniforme des paracommandos se recueille. Il contemple l'amoncellement de cercueils et de caisses débordantes de restes humains recouverts de chaux. Ses yeux sont gonflés de larmes et son regard lourd est habité par une infinie tristesse. L'insupportable odeur ne l'atteint pas. Sa douleur est ailleurs. « C'est ici que j'ai perdu ma conscience ! » nous dira Michel Quertemont, mieux connu sous le nom de « padre ». Aumônier du 2^e bataillon paracommando auquel appartenaient les dix parachutistes belges massacrés en 1994, il témoigne : « Le 7 avril, dans le quartier de Kicukiro, nous avons recueilli, soigné et protégé près de 2 000 Tutsis, en dépit des ordres de notre hiérarchie, qui voulait que les réfugiés des cantonnements de l'Onu rentrent chez eux. Mais, le 11, nous avons reçu l'injonction de nous replier sur l'aéroport. Jamais je n'oublierai le regard de cette jeune fille qui s'est cramponnée au rétroviseur de mon véhicule et qu'il a fallu repousser. Les tueurs, les miliciens de l'Interahamwe, attendaient notre départ. Il n'y a eu que quelques survivants, pour la plupart des enfants



Le padre dépose une rose dans l'un des impacts de balles du bâtiment du camp de Kigali où les dix paras ont trouvé la mort.

camouflés par les corps de leurs parents. » Rien qu'à Kigali 200 000 personnes ont été assassinées. Un peu plus tôt dans la journée, Michel Quertemont se recueillait au camp de Kigali, là où les dix paras belges avaient vu leur destin brisé. Le padre était pour eux le confident, le confesseur et l'ami. « Ils étaient jeunes et généreux, dynamiques et volontaires. Ils savaient mordre sur leur chique. Mais ici ils sont tombés dans un piège qui les dépassait ! » Abandonnés par la hiérarchie onusienne qui, par lâcheté et naïveté, redoutait qu'une intervention pour les dégager n'entraînent un dangereux précédent, ils sont morts lynchés par une foule hystérique.

A 8 h 30, ce matin du 7 avril, ils avaient été encerclés par des soldats rwandais devant le domicile du Premier ministre qu'ils étaient chargés de défendre. Obligés de déposer les armes pour obéir aux ordres timorés de leur colonel, qui craignait de voir le moindre incident se transformer en champ de bataille, ils se voient contraints de faire confiance au major rwandais Ntyuhaga qui leur promet de les emmener à un poste de l'Onu. En réalité, celui-ci les débarque dans un camp militaire et excite la foule contre eux en les présentant comme les assas-

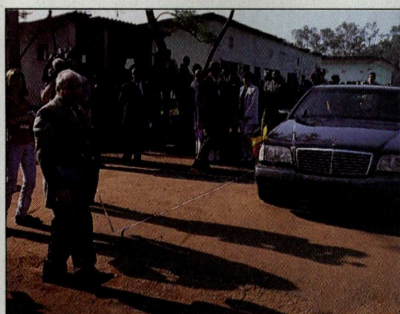


sins du président Habyarimana. Le dernier para résistera jusqu'à 13 heures. Cette mise à mort de soldats de la Paix s'est déroulée au vu et au su de tous sans qu'aucune intervention ne soit même envisagée ! Le manque de volonté, de courage, la mauvaise appréciation de la situation, le souci de ne pas hypothéquer une carrière, des conditions d'action inadaptées au contexte réel... tous ces attermoissements ont finalement précipité le malheureux Rwanda dans un cruel génocide qui dura trois mois et fit près de 1 million de morts. Amer, Michel Quertemont en tire la leçon : « A l'époque, j'ai fait ce qu'on m'avait dit. Désormais, je m'efforcerais d'être plus courageux et de ne plus me laisser enfermer dans un système, quel qu'il soit. » ■

La dignité retrouvée

« Monsieur le Premier ministre, vous avez prononcé les mots justes que nous attendions depuis six ans. Grâce à vous, nous avons retrouvé la dignité d'être belges. » C'est la voix émue mais claire que Martine Debatty, la sœur d'un para assassiné, prononça, au nom des familles, ces paroles à l'issue des cérémonies de commémoration des victimes du génocide.

Guy Verhofstadt (ci-dessus) confiera à Paris Match que ces mots furent la meilleure récompense à son intervention dans laquelle il demanda, au nom de son pays et de son peuple, pardon, aux Rwandais. « Un dramatique cortège de négligences, d'insouciances, d'incompétences, d'hésitations et d'erreurs a créé les conditions d'une tragédie sans nom. J'assume ici, devant vous, la responsabilité de mon pays. »



Pour illustrer le manque de sincérité des autorités de la Minuar, plusieurs proches des victimes, dont le père de Yannick Leroy, munis d'un décamètre, mesurèrent la distance entre le bâtiment dans lequel les paras survivants se barricadèrent et la route. 30 mètres !

Le major Maggen, qui accompagnait le général Dallaire, affirma sous serment que, depuis la route, il ne pouvait pas voir ce qui se passait ! Les derniers survivants allaient résister deux heures encore.